

Lola
Lafon

La petite
communiste
qui ne souriait
jamais

roman

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Parce qu'elle est fascinée par le destin de la miraculeuse petite gymnaste roumaine de quatorze ans apparue aux jo de Montréal en 1976 pour mettre à mal guerres froides, ordinateurs et records au point d'accéder au statut de mythe planétaire, la narratrice de ce roman entreprend de raconter ce qu'elle imagine de l'expérience que vécut cette prodigieuse fillette, symbole d'une Europe révolue, venue, par la seule pureté de ses gestes, incarner aux yeux désabusés du monde le rêve d'une enfance éternelle. Mais quelle version retenir du parcours de cette petite communiste qui ne souriait jamais et qui voltigea, d'Est en Ouest, devant ses juges, sportifs, politiques ou médiatiques, entre adoration des foules et manipulations étatiques ?

Mimétique de l'audace féérique des figures jadis tracées au ciel de la compétition par une simple enfant, le roman-acrobate de Lola Lafon, plus proche de la légende d'Icare que de la mythologie des “dieux du stade”, rend l'hommage d'une fiction inspirée à celle-là, qui, d'un coup de pied à la lune, a ravagé le chemin rétréci qu'on réserve aux petites filles, ces petites filles de l'été 1976 qui, grâce à elle, ont rêvé de s'élancer dans le vide, les abdos serrés et la peau nue.

LOLA LAFON

Écrivain et musicienne, Lola Lafon est l'auteur de trois romans parus aux éditions Flammarion : Une fièvre impossible à négocier (2003 ; "J'ai Lu", 2006) ; De ça je me console (2007 ; "J'ai Lu", 2009) et Nous sommes les oiseaux de la tempête qui s'annonce (2011).

Elle a également signé deux albums chez Harmonia Mundi : Grandir à l'envers de rien (2006) et Une vie de voleuse (2011).

DU MÊME AUTEUR

UNE FIÈVRE IMPOSSIBLE À NÉGOCIER, Flammarion, 2003 ;

J'ai Lu, 2005.

DE ÇA JE ME CONSOLE, Flammarion, 2007 ; J'ai Lu, 2009.

NOUS SOMMES LES OISEAUX DE LA TEMPÊTE QUI S'ANNONCE,

Flammarion, 2011.

© ACTES SUD, 2014
ISBN 978-2-330-02920-3

LOLA LAFON

La petite communiste
qui ne souriait jamais

roman

ACTES SUD

Extrait de la publication

*Les petites filles ont posé leurs fusils.
Elles avancent dans la mer et s'y plon-
gent, la sueur coulant le long de leur
cou, sous leurs aisselles, dans leur dos.*

MONIQUE WITTIG,
Les Guérillères.

*Je l'ai appris à l'époque et n'ai jamais
oublié ce conseil : ne pas raconter la
même histoire de la même façon à plus
de deux personnes, sinon, quand ils
faisaient leur rapport à la Securitate,
vous étiez fichue.*

ANONYME,
Roumanie, 1980.

AVANT-PROPOS

La Petite Communiste qui ne souriait jamais ne prétend pas être une reconstitution historique de la vie de Nadia Comaneci. Si les dates, les lieux et les événements ont été respectés, pour le reste, j'ai choisi de remplir les silences de l'histoire et ceux de l'héroïne et de garder la trace des multiples hypothèses et versions d'un monde évanoui. L'échange entre la narratrice du roman et la gymnaste reste une fiction rêvée, une façon de redonner la voix à ce film presque muet qu'a été le parcours de Nadia C. entre 1969 et 1990.

L. L.

PREMIÈRE PARTIE

Quel âge a-t-elle, demande la juge principale, incrédule, à l'entraîneur. Ce chiffre, quatorze, lui donne un frisson. Ce que la petite a effectué à l'instant dézingue le déroulement des chiffres, des mots et des images. Il ne s'agit plus de ce que l'on comprend. On ne saurait noter ce qui vient d'advenir. Elle jette la pesanteur par-dessus son épaule, son corps frêle se fait de la place dans l'atmosphère pour s'y lover.

Mais pourquoi personne ne les a prévenus qu'il fallait regarder par là, ragent ceux qui ratent le moment où, sur les dix centimètres de largeur de la poutre, Nadia C. se lance en arrière et, les bras en croix, donne un coup de pied à la lune, saute à l'aveugle, et ils se tournent les uns vers les autres, est-ce que quelqu'un a compris, est-ce que vous avez compris ?

Le panneau électronique affiche COMANECI NADIA, ROMANIA suivi de 73, son dossard, et là où il devrait y avoir sa note : rien.

On attend. Blêmes, les gymnastes soviétiques vont et viennent dans les travées réservées aux entraîneurs et aux compétitrices qui ont terminé. Elles savent. Les coéquipières de la Roumaine, elles, semblent au désespoir, Dorina tient ses mains jointes, Mariana murmure une phrase en boucle, une autre est affalée,

les yeux fermés; Nadia, elle, un peu à l'écart, sa queue de cheval de travers, ne jette pas un regard au tableau d'affichage. Et c'est lui qu'elle voit en premier, Béla, son entraîneur, debout, les bras au ciel, la tête renversée en arrière; elle se tourne enfin et découvre sa sanction, ce terrible 1 sur 10 qui s'inscrit en nombres lumineux face aux caméras du monde entier. Un virgule zéro zéro. Elle repasse de possibles fautes dans sa tête, l'arrivée du périlleux arrière éventuellement, pas assez stable, qu'est-ce qu'elle a pu faire pour mériter ça? Béla la serre dans ses bras, t'en fais pas chérie, on va déposer une réclamation. Mais un des juges attire son attention. Parce que le Suédois se lève. Parce qu'il a les larmes aux yeux et la fixe. Et tous raconteront cet instant tant et tant de fois qu'elle n'est plus sûre aujourd'hui de l'avoir vécu, peut-être l'a-t-elle vu à la télé, peut-être cet épisode a-t-il été écrit pour un film.

Le public s'est levé et de leurs dix-huit mille corps provient l'orage, leurs pieds grondent rythmiquement au sol et le Suédois dans le vacarme ouvre et ferme la bouche, il prononce des mots inaudibles, des milliers de flashes forment une pluie d'éclats inégaux, elle entrevoit le Suédois, que fait-il, il ouvre ses deux mains et le monde entier filme les mains du juge vers elle. Alors, la petite tend ses deux mains vers lui, elle demande confirmation, c'est un... dix? Et lui, doucement, hoche la tête en gardant ses doigts ouverts devant son visage, des centaines de caméras lui cachent l'enfant, les gamines de l'équipe roumaine dansent autour d'elle, oui, amour, oui, ce un virgule zéro zéro est un dix.

Le panneau tourne lentement de gauche à droite, du jury vers le public en passant par les gymnastes,

affichant ce un qu'il faut comprendre : dix. Une virgule déplacée. Ou plutôt une virgule qui refuse obstinément de se déplacer. Un homme va et vient entre la presse et les juges, son tee-shirt officiel JEUX DE MONTRÉAL 1976 assombri aux aisselles, il s'éponge le front. La chef des juges lui fait signe d'approcher, trop de bruit, quelque chose a détraqué la machine, je vous dis, les sifflets les forcent à se pencher l'un vers l'autre, vous plaisantez ou quoi? La terre entière filme, c'est le premier jour de la compétition! Il est où, le type de Longines? L'ingénieur concepteur des tableaux de notation tente d'enjamber les journalistes agenouillés autour de la petite pour parvenir à la table des juges qui gesticulent : ça ne marche pas votre système! Et lui, au représentant du CIO qui se bouche une oreille pour l'entendre, ça marche dans les autres compétitions, ça MARCHE, l'ordinateur est infailible, vous l'avez détraqué, il pointe du doigt les juges mais tout a changé, ils ne lui prêtent plus aucune attention, les juges sont devenus spectateurs, pleurent et ovationnent la gamine qui s'est assise près de son entraîneur, son dos étroit tourné à la machine sénile qui bougonne : un virgule zéro zéro.

On se réunit à la pause. OK. La Roumaine a-t-elle (ou quelqu'un de l'équipe) eu accès aux ordinateurs? Aurait-elle avalé des produits qui, peut-être, troubleraient le système? Vous avez perdu la tête mon gars, tout ça pour vous couvrir, franchement, c'est à peine croyable! On se renvoie la faute. Le Comité olympique nous avait assuré lors de nos réunions préparatoires que dix n'existait pas en gymnastique, protestent les ingénieurs de Longines que la presse appelle narquoisement l'équipe "un virgule zéro zéro". À 13 h 40, on tient le verdict : la banque de données

a sauté suite à l'enregistrement des notes inhabituellement élevées. La gamine a défait l'ordinateur.

On a jusqu'au lendemain pour adapter le système à l'enfant. On pousse des boutons, on exécute des programmes. Il faut rajouter un chiffre. Déplacer la virgule. Quelle est la probabilité pour qu'elle réitère son exploit, pensez-vous que "ça" va se reproduire demain? Je ne sais pas, répond le juge anglais. Je ne sais pas, répond le juge tchécoslovaque. Ils tentent d'imaginer des figures qui mériteraient un dix à la poutre. N'y parviennent pas. Personne n'a jamais eu dix aux Jeux olympiques en gymnastique. On les interroge à nouveau. Vous êtes sûrs que vous n'avez pas été emportés par l'enthousiasme des spectateurs. Non, disent-ils. Ils ont vraiment décortiqué l'enfant, tenté de la prendre en faute, il n'y a rien. Zéro faute. Et même : certains juges auraient aimé aller au-delà, lui donner onze sur dix! Douze, renchérit aussitôt la juge canadienne. Ou qu'on invente de nouveaux chiffres! Qu'on abandonne les chiffres.

"Si Comaneci était en compétition contre une abstraction au lieu de rivales humaines, pourrait-on encore lui donner un dix?" demande-t-on à Cathy Rigby, l'ancienne gymnaste devenue commentatrice des JO sur ABC. "Si Nadia faisait ce qu'elle fait, toute seule, dans une pièce vide, je pense qu'elle mériterait toujours dix", répond Rigby après avoir réfléchi à la possibilité d'inventer des abstractions plus abstraites que la perfection.

On tente de circonscrire l'événement. Dès le lendemain matin, le Comité olympique exige que Nadia se prête à trois contrôles antidopages supplémentaires. On débat. Assiste-t-on à l'émergence d'une nouvelle génération de bébés gymnastes ou sera-t-elle

un épiphénomène? C'est un séisme géopolitique. Les entraîneurs soviétiques se font sermonner : on ne va pas laisser la Roumanie nous humilier, camarades, Ludmila va nous sauver! Mais l'après-midi, Ludmila termine sa démonstration au sol dans une pose tragique de statue, performance suivie d'applaudissements mesurables, et va sangloter dans les bras de son entraîneur sous les yeux de la Roumaine impassible.

On convoque les éléments : nage-t-elle dans un océan d'air et de silence? On repousse le sport, trop brutal, presque vulgaire en comparaison de ce qui a lieu, on rature, on recommence : elle ne sculpte pas l'espace, elle est l'espace, elle ne transmet pas l'émotion, elle est l'émotion. Elle apparaît – un ange –, remarquez ce halo tout autour, une vapeur de flashes hystériques, elle s'élève au-dessus des lois, des règles et des certitudes, une machine poétique sublime qui détraque tout.

On commente sa composition : oui, c'est vrai, il y avait déjà des prémices de Nadia dans la Olga des JO de Munich en 1972, mais là, avec Nadia, on a tous les plats servis au même moment! La grâce, la précision, l'amplitude des gestes, le risque et la puissance sans qu'on n'en voie rien! On dit qu'elle peut refaire son enchaînement quinze fois de suite. Et cette ossature... Des os en fils de soie. Morphologiquement supérieure. Plus élastique.

On cherche, on agence les mots comme ceci, puis non, dans cet ordre-là, on tente de dessiner ses contours. La petite fée communiste. La petite fée communiste qui ne souriait jamais. On raye le mot "adorable" car on l'a utilisé trop de fois déjà depuis quelques jours et pourtant, c'est bien ça : douloureusement adorable, insupportablement trop mignonne.

Et, forcés de la regarder de notre place d'adulte, oui, on a envie de se glisser dans son enfance travailleuse, se tenir au plus près d'elle, que protège l'immaculé justaucorps sur lequel on ne distingue aucune trace de transpiration. "Une Lolita olympique d'à peine quarante kilos, écolière de quatorze ans à la silhouette de jeune garçon qui se plie à toutes les demandes", écrivent-ils. On veut se frotter à ses étincelles de jouet magique et turbulent. S'arracher à nos organismes encombrés d'hormones lentes. La gamine gratte le désir, on en veut, oh ce désir de la toucher, l'approcher, une envie-spirale toujours plus pressante et c'est déjà terminé, l'enchaînement à la poutre a duré quatre-vingt-dix secondes. Elle est épidémique. Les revendeurs écoulent à cent dollars des billets pour la finale qui en valent seize car tout le monde tient à voir ses acrobaties enchaînées pendant lesquelles on craint que sa légèreté ne lui permette pas de retomber sur ses pieds. Et quand elle court vers ses sauts périlleux, ses coudes impriment plus de vitesse encore, la fermeté absolue de sa chair compactée dans son maillot blanc, elle est cette mécanique filante génialement échappée à son sexe, évadée vers une enfance merveilleusement lisse et supérieure.

On ne voit plus les choses de la même façon. Nadia est un nouveau départ. Les autres gymnastes sont erreurs, déformations d'idéal. Elle alourdit les années qui la séparent de celles qu'on commence à appeler "les autres", et qui, à l'instant où l'enfant rentre sur le plateau, tirent nerveusement le tissu sur leurs fesses. Ranger ces chairs, planquer tout ce qui soudainement semble de trop, incongru, ridicule même. Ces justaucorps, voilà qu'on les trouve trop échancrés, un peu étroits, peut-être, pour contenir les poitrines

comprimées des jeunes femmes qui, lorsqu'elles s'élancent vers le cheval d'arçons, bougent imperceptiblement. Tout ça, seins, hanches, explique un spécialiste lors de la retransmission, ça ralentit les tours, ça plombe les sauts, c'est moins propre, comme ligne. Ludmila est "terriblement femme". Sur la photo d'un quotidien, à côté de la nymphette roumaine, elle paraît disproportionnée, quant à Olga, franchement, c'est presque embarrassant. La caméra s'attarde sur elle, livide après le sacre de sa rivale roumaine. Non, elle n'est pas fatiguée, elle est usée : elle a vingt ans, presque une – et on entend les rires des autres journalistes présents dans le studio – une vieille femme, on l'a un peu trop utilisée, hein.

D'autres froncent les sourcils, restons fair-play. Dame, oui, c'est pas mal ça, une grande dame, cette Ludmila. Et Olga, après tout, est une ancienne fée, un jour, Nadia vivra ce qu'elle vit. Au même moment, l'image se fige sur la Roumaine au minuscule visage, son pouce qu'elle mordille nerveusement, alors le journaliste murmure : "... Elle a un si petit pouce."